

Qui a peur des questions ?

Maya Ombasic

Numéro 812, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ombasic, M. (2021). Qui a peur des questions ? *Relations*, (812), 44–44.



Maya Ombasic

Qui a peur des questions ?

L'auteure est écrivaine et philosophe

Considéré comme le père de la philosophie occidentale, Socrate est sans doute l'un des personnages historiques les plus connus. Au même titre que Jésus et Bouddha, son nom fait indéniablement partie de notre inconscient collectif, bien qu'une grande partie de la population ignore tout de sa pensée. Mais comment un homme qui n'a jamais rien écrit a-t-il pu s'assurer une telle place dans l'histoire de la pensée ? Qu'a-t-il fait au juste pour marquer à ce point nos esprits ? Rien, si ce n'est poser des questions et vouloir ainsi tester la prophétie de l'oracle de Delphes l'ayant désigné comme l'homme le plus sage. Il passera sa vie à vouloir résoudre l'énigme : comment et pourquoi les dieux l'ont-ils pointé du doigt, lui qui ne sait rien ?

Poser les questions pour amener son interlocuteur à s'apercevoir de son ignorance, voici la nature subversive et dangereuse de la démarche maïeutique du père de la philosophie occidentale.

Socrate cherchera la réponse auprès de ceux qui disaient détenir un certain pouvoir et un certain savoir : les hommes de pouvoir, les législateurs, les artistes et les poètes. Quelle ne fut pas sa déception lorsqu'il s'aperçut que, pensant connaître quelque chose, la plupart ne savaient même pas qu'ils étaient ignorants. Ainsi Lachès, le plus connu des généraux à qui il demanda ce qu'était le courage, s'enfargea-t-il dans ses réponses (non, la vraie définition du courage, ce n'est pas de défendre son pays contre l'ennemi !). Poser les questions pour amener son interlocuteur à s'apercevoir de son ignorance, voici la nature subversive et dangereuse de la démarche maïeutique du père de la philosophie occidentale. Il ne tardera d'ailleurs pas à être condamné à mort par Athènes, cité pourtant nouvellement démocratique et ne jurant que par le respect des droits de ses citoyens (desquels étaient toutefois exclus les femmes, les esclaves et les métèques). Socrate accepta le verdict, non parce qu'il se savait coupable, mais plutôt parce qu'il considérait que quelque chose devait demeurer sacré et plus grand que nous, en occurrence la loi, même lorsqu'elle se trompe. Toutefois, avant d'accepter sereinement sa mort, il perfectionna la méthode de questionnement qui lui servait à faire passer les gens de l'ignorance au désir de la connaissance.

Le philosophe grec ne fut ni le premier, ni le dernier à faire du questionnement un mode de vie, concevant l'humain comme étant fondamentalement un être qui questionne et qui pense. Dans la tradition biblique, le nom du premier homme créé par Dieu, Adam, vient d'*adamah*. Il y a dans ce mot *adam*, l'homme, et *mah*, la question. Le premier des hommes est donc un être qui questionne. Dieu lui-même s'adressa à sa première créature

sous forme de question : Où es-tu ? Qui es-tu ? Que cherches-tu ? Ainsi le premier péché originel ne fut pas charnel, mais spirituel, puisque c'est la crainte de ces questions qui poussa Adam à se cacher en refusant de s'interroger.

Les traditions orales talmudiques et kabbalistes racontent pour leur part que Moïse, lors de son premier séjour sur le mont Horeb, reçut des tables très différentes de celles que nous connaissons puisqu'elles n'étaient pas constituées de dix commandements, mais plutôt de douze questions fondamentales que les humains devaient se poser pour atteindre le bonheur. C'est ce qu'on appelle la Torah blanche. Ces mêmes traditions y voient en réalité la toute première Alliance avec Dieu. Ce rituel de questionnement qui devait mener l'humanité au bonheur fut apparemment interrompu par Moïse lui-même. Ce dernier, lorsqu'il commença à douter de la capacité des humains à se remettre foncièrement en question pour assurer leur survie, brisa la Torah blanche et décida de retourner sur le même mont où Dieu lui donna les secondes tables. Il n'y trouva plus des questions ouvertes, mais plutôt des lois immuables et intransigeantes, taillées dans la pierre. Pour paraphraser Nietzsche, il faut au bétail les dix commandements, parce que des questions ouvertes risquent de l'égarer encore davantage.

Mais jusqu'à quand la peur des questions ? Jusqu'à ce que l'humanité retourne en quelque sorte à son stade interrogatoire où les lois et les ordres seront remplacés par des quêtes à atteindre, des idéaux à suivre, des questions ouvertes qui se méfient des réponses définitives, semble-t-il. Voilà pourquoi celui ou celle qui pose les bonnes questions peut être éminemment dangereux pour une société qui aime s'appuyer sur des certitudes indiscutables. Notre époque ne fait pas exception. Après tout, les 74 millions d'électeurs qui ont voté pour Trump semblent avoir leur propre définition du Bien. Socrate leur dirait qu'elle est fautive, nécessairement, parce que dans leur persistante exclusion de l'autre, il y a surtout la haine et la méconnaissance de soi. *Connais-toi toi-même* est la première question indirecte et ouverte à laquelle, faute de mieux, on peut refuser de répondre. Et si on refuse de se connaître soi-même, il faudrait au moins essayer de connaître l'autre (en soi) que l'on rejette. Car s'obstiner à construire des murs, c'est se complaire dans des réponses fixes et définitives alors que tout pointe vers la fluidité des questions ouvertes... et ce qui demeure et doit demeurer ouvert, c'est la volonté d'effacer les barrières entre l'étranger et le moi, entre le dehors et le dedans. ☺